



HAL
open science

Comment Managua fut vers 1979 le lieu d'un événement linguistique révolutionnaire

Sacha Bourgeois-Gironde

► **To cite this version:**

Sacha Bourgeois-Gironde. Comment Managua fut vers 1979 le lieu d'un événement linguistique révolutionnaire. *Problèmes d'Amérique Latine*, 2019, 112 (1), pp.101-114. 10.3917/pal.112.0101 . hal-03993415

HAL Id: hal-03993415

<https://hal.science/hal-03993415>

Submitted on 8 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Comment Managua fut vers 1979 le lieu d'un événement linguistique révolutionnaire

Sacha Bourgeois-Gironde (Université Paris-II et Institut Jean-Nicod)

Le Nicaragua du début des années 1970 ne comportait aucune communauté sourde. Après 1979, l'année de la révolution sandiniste, le Nicaragua proposait un solide programme d'éducation à plusieurs centaines de sourds-muets, dans deux lieux principaux de Managua, deux écoles dans les quartiers de San Judas et de Villa Libertad. La communauté n'a cessé croître pendant les années 1980. Mais, surtout, elle a présenté durant cette époque charnière pour le pays, un phénomène linguistique, souvent considéré comme révolutionnaire, et certainement unique dans l'histoire humaine. Les sourds-muets nicaraguayens ont en effet durant ces premières années du régime sandiniste développé un langage propre, sans référence aucune à d'autres langues des signes étrangères ou internationales et sans référence non plus à l'espagnol parlé par le reste de la population. La langue des signes nicaraguayenne n'est pas un espagnol nicaraguayen transcrit. Elle n'est pas non plus alphabétisée. Elle forme donc une langue à part qui s'est apparemment développée spontanément et de manière autonome. Elle constitue un phénomène unique parce que c'est la première fois que des linguistes ont pu assister à la genèse et à la fixation d'une langue vivante. L'ISN (*Idioma de Señas de Nicaragua*) a intrigué les plus grands linguistes, à commencer par Noam Chomsky, dont les hypothèses sur le caractère inné et universel du langage semblaient trouver là, dans une certaine mesure, à se confirmer. Des contacts se sont établis assez tôt, lors du processus d'émergence de cette langue, entre le Ministère de l'Éducation sandiniste et des linguistes du MIT, et en particulier Judy Kegl, qui ont commencé à analyser l'ISN. L'ISN a suscité et continue de susciter des controverses importantes sur la nature du langage, dont nous allons retracer les motifs fondamentaux.

Le contexte de l'émergence de la langue des signes du Nicaragua

Avant les années 1970 il n'y avait pas de communauté sourde au Nicaragua. Les sourds vivaient dans un isolement complet, sans communication, sans aucune connexion sociale entre eux. Dans ces conditions, les sourds ont chacun de leur côté développé des systèmes de signes domestiques (*home-sign systems*) syntaxiquement simples associés à des gestes (*mimicas*) pour communiquer avec leur entourage immédiat. Le premier établissement d'éducation spéciale a été créé à Managua en 1946, l'école Berrios, qui fut fermée en 1970. La raison sociale de cet établissement était de faire accéder à une éducation spéciale un ensemble d'élèves présentant des « troubles du développement ». Mais il n'était en aucun cas spécialisé dans la surdité. Une dizaine de jeunes sourds côtoyaient ainsi d'autres enfants présentant des handicaps moteurs ou mentaux, des aveugles, des autistes, et l'ensemble de ces élèves étaient soumis à un programme éducatif exclusivement oral – basé sur la lecture sur les lèvres et des séances d'orthophonie. Les sourds qui sont passés par cette école et vivent encore aujourd'hui ont gardé le souvenir des signes qu'ils utilisaient dans leur enfance et sont complètement dissociés de la langue désormais signée par la communauté sourde. Ces signes relèvent de systèmes protolinguistiques isolés, domestiques, idiosyncratiques.

Ce phénomène d'isolement social n'était d'ailleurs pas le lot unique de la communauté sourde au Nicaragua. Les violents tremblements de terre de 1931 et 1972 avaient entraîné des déplacements de population et détruit durablement les systèmes de communication et les réseaux sociaux et personnels. L'épicentre du séisme de 1972, situé à Managua, a causé la destruction de 80% des édifices de la capitale et l'évacuation de 300 000 réfugiés. Cet événement a mis fin à la période de prospérité économique des années 1950 et 1960. La dette contractée pour la reconstruction conduisit à une détérioration rapide de l'économie qui fut largement amplifiée par la corruption, la spéculation et le détournement des programmes d'aide à des fins d'enrichissement personnel, comme pour le cas de la famille du dictateur Somoza. Le mécontentement populaire favorise alors l'ascension des sandinistes. C'est au cours de cette période agitée que se forment les conditions d'apparition d'une communauté sourde nicaraguayenne.

La première occasion favorable à l'émergence d'un langage des signes commun au Nicaragua a trait à la création, en 1977, d'un centre d'éducation spéciale dans le quartier San Judas de Managua (el Centro de Educacion Especial Managua, CEEM) concernant au départ une cinquantaine d'enfants. En 1979 ce centre comprenait cent élèves. Hope Somoza, l'épouse d'Anastasio Somoza Debayle, a inauguré ce centre, peu de temps avant la chute du régime. Peu après l'installation des sandinistes au pouvoir, un autre centre, une école pour jeunes adolescents sourds, ouvre dans le quartier Villa Libertad. Les enfants de Villa Libertad sont plus âgés que ceux de San Judas, et sont formés à un enseignement professionnel (qui les a conduits pour la plupart à des métiers de charpenterie, menuiserie, boulangerie, réparation de bicyclettes, coiffure et esthétique). L'ouverture de cette école peut correspondre à l'idée d'une restructuration et d'une « universalisation » de l'éducation figurant au programme des sandinistes et d'une insertion sociale des sourds.

En 1983, 400 élèves étaient inscrits dans les deux centres. Au départ, la méthode employée passait par l'espagnol oral et la lecture sur les lèvres. L'apprentissage se limitait donc aux signes utilisés par les enseignants, par le moyen d'un alphabet dactylogique, consistant essentiellement à épeler mots lettre après lettre avec les doigts. Une telle méthode était vouée à l'échec, dans la mesure où les mots en espagnol demeuraient inaccessibles à la plupart des élèves. Aussi, tandis qu'ils demeuraient linguistiquement déconnectés de leurs enseignants dans les salles de classe, la cour de récréation, la rue et le bus scolaire offraient à ces élèves de multiples opportunités de communiquer entre eux et de développer leur propre langue. Lorsqu'on interroge aujourd'hui les personnes qui ont connu la période précédant la fixation de l'ISN, elles témoignent de la confusion linguistique des premiers temps. Au fur et à mesure que le lexique gagnait en conventionalité, des formes linguistiques étaient abandonnées, du fait de l'efficacité ou de la facilité d'un signe donné, ou du fait, encore, du charisme d'un signeur particulier. Les occasions de manifester son talent rhétorique et stylistique se présentaient, maintenant qu'une communauté s'était formée, et les rendez-vous galants que les sourds des deux sexes se donnaient chez certains marchands de glaces accélèrent de fait cette unification de la nouvelle langue des signes.

Des désaccords lexicaux et des ambiguïtés sémantiques pouvaient néanmoins persister parmi cette communauté d'adolescents et de jeunes adultes. La nécessité d'un dictionnaire se fit alors ressentir. Après un premier effort inabouti durant les années 1980, la communauté sourde a lancé un projet plus concerté et s'est regroupée en association. En 1986, l'Asociacion Pro-Integracion y Ayuda al Sordos (APRIAS) a été fondée. Il s'est agi de la première organisation formelle des sourds nicaraguayens. Cette association a bénéficié de l'appui et de l'expertise de la Sveriges Dövas Riskförbund (l'association des

sourds suédoise) qui a permis l'acquisition d'une maison à Managua qui demeure à ce jour un centre d'activités pour les sourds, dirigés par des sourds. EN 1994 l'APRIAS a pris le nom de l'ANSNIC (Asociacion Nacional de Sordos de Nicaragua). C'est l'ANSNIC qui définit et fédère les activités des sourds du Nicaragua. Elle publie le dictionnaire en 1997. La nature de ce dictionnaire reflète les choix politiques de l'association, que l'on pourrait qualifier de nationalisme linguistique. Un effort revendiqué de faire de ce dictionnaire un lexique exclusivement nicaraguayen a conduit à une censure des signes empruntés à d'autres langues, en dépit du fait que ces signes étaient répandus à Managua. Les activités de l'ANSNIC ont également un autre type d'impact politique, même si elles ne sont pas explicitement orientées. Les sourds, par le biais de l'APRIAS, sont invités à faire connaître le caractère unique de leur langue et à participer à de nombreuses conférences scientifiques, ou non scientifiques, à l'étranger. D'un isolement social extrême au début des années 1970 à la reconnaissance et l'insertion internationales à la fin des années 1980 la communauté sourde nicaraguayenne a connu un développement social inédit. De plus, la tendance à conserver cette évolution à l'abri de possibles influences linguistiques extérieures a conféré à l'ISN les traits d'une sorte d'expérience en laboratoire à grande échelle sur la naissance d'une langue.

Une langue des signes à l'interface des développements individuels et historiques

Le personnel des écoles n'a pas pris immédiatement conscience de l'apparition de cette nouvelle langue autonome et n'est pas parvenu à en saisir l'organisation interne. En même temps que les enseignants constataient l'incapacité de leurs élèves à apprendre un espagnol signé, ils devaient bien admettre qu'ils ne comprenaient pas davantage, de leur côté, ce qui s'apparentait tout de même à des actes de communication réussis. Les enseignants étaient en réalité témoins d'un phénomène qui remettait en question la vision dominante de la surdité qui prévalait au Nicaragua, comme dans la plupart des pays qui n'avaient pas encore développé un programme d'enseignement spécialisé et une compréhension adéquate et élaborée des relations entre l'esprit et le langage. Polich (1998) a proposé le concept d'« éternel enfant » pour désigner cette conception de la dépendance totale des sourds à l'égard de leur entourage familial dans la période qui a précédé la mise en place de leur communauté. L'accès à l'« âge adulte » des sourds a donc tenu à la simple possibilité de leur socialisation. En retour, dès ses phases initiales, cette socialisation offre aux sourds eux-mêmes des possibilités d'autoreprésentation de capacités individuelles desquelles ils n'avaient pas forcément conscience jusque-là. Par exemple, au niveau le plus élémentaire, le fait de se trouver en présence d'autres sourds signant de manière idiosyncratique, tend à faire naître l'idée en leur esprit d'un ajustement linguistique possible et de la plausibilité que leurs signes privés se fondent progressivement (à la fois en y apportant une brique et en s'y modifiant, voire en y disparaissant) en une langue commune. A un niveau plus avancé, celui de la fixation définitive de l'ISN, au moment du dictionnaire et des conférences internationales, la possibilité d'un nouveau comportement socio-culturel et de nouveaux usages de la langue, publics, académiques, se fait jour.

Au fur et à mesure que la langue se fixe, les individus aussi vieillissent. Cela signifie que la manière dont ils affectent l'environnement et la manière dont l'environnement les affecte change concomitamment et affecte le processus d'émergence de la langue elle-même. Il faut prendre en compte le fait qu'à partir du moment où une communauté de sourds s'est formée et au bout d'une période suffisamment longue, des effets d'asymétrie intergénérationnelle se produisent au sens où les adultes et les

adolescents tendent à s'assurer que leur système de signes est bien transmis aux plus jeunes (comme le font des parents parlants avec leur progéniture). On assiste donc à la transition rapide, en l'espace de quelques années, dans le cas de l'ISN, entre une fusion horizontale de signes privés en un langage commun à une transmission hiérarchique d'une langue désormais codifiée. Mais le processus se complexifie d'un cran si l'on considère le fait que les locuteurs les plus jeunes sont ceux qui acquièrent le plus rapidement la langue, la maîtrise mieux et sont les plus susceptibles de lui faire subir des avancées lexicales et syntaxiques.

L'ISN a donc également fourni un type d'observations inédites en linguistique liées à l'interaction complexe entre développement ontogénétique des locuteurs et développement historique de la langue elle-même. Au fur à mesure que les années s'écoulaient, la capacité d'apprentissage des individus s'étiolait, mais, en même temps, la langue environnante s'enrichissait, accroissant en principe le potentiel d'apprentissage et de communication. Ces forces antinomiques rendent difficile la discrimination des liens de dépendance causale entre locuteurs et environnement linguistique. Richard Senghas (2005), et ses collègues, ont précisément tenté de procéder à une telle analyse et parviennent à la conclusion que chaque tranche d'âge a pu jouer un rôle indispensable dans l'émergence de l'ISN. Il s'agit définitivement d'un mixte irréductible de processus de transmission horizontaux et verticaux et de compensation permanente entre déclin ontogénétique et enrichissement progressif du langage. Aucune génération de locuteurs ne peut se prévaloir d'avoir inventé la langue des signes nicaraguayenne. La position de Senghas est une manière de trancher dans un débat voisin dont nous allons rapporter les termes dans la section suivante. Y a-t-il un moment clairement assignable à partir duquel l'ISN serait passé d'un stade proto-linguistique à l'état de langue au sens plein ? Outre qu'il n'est pas forcément aisé de dire ce qui fait une langue « au sens plein », l'impossibilité de la distinction tient ici au fait que les inventeurs de la langue les plus efficaces, tout au long de son émergence, sont ceux qui ne la parlent pas encore véritablement et aident, de par leur plus grande flexibilité cognitive, à la générer pour la collectivité de parlants plus mûrs qui continuent cependant de l'acquérir. Ce processus s'opère de manière séquentielle. Il faut compter un laps de temps d'environ cinq ans entre le moment de l'apprentissage actif d'une langue dans l'enfance et le moment, situé à l'adolescence, où cette langue devient un instrument puissant d'extériorisation et de socialisation. Dans cet intermède de cinq années, une strate de nouveauté linguistique demeure latente et, lorsqu'elle s'active finalement, définit l'environnement au sein duquel les nouveaux locuteurs vont faire leur apprentissage et générer à leur tour de nouvelles possibilités linguistiques dans la suite du développement de la langue.

La conclusion de Senghas a pour corollaire une vision très particulière de la relation entre une langue et ses locuteurs, une vision que l'on peut dire écologique et évolutionniste. D'une part, on peut rendre compte de l'évolution de l'ISN selon un schéma conceptuel qui tendrait à assimiler la langue à la fois à un processus et à un milieu naturels, non seulement à l'échelle de l'individu, comme on y reviendra et ce qui est l'objet de la psycholinguistique, mais bien à l'échelle supra-individuelle du développement et de la fonction de la langue elle-même. Ce schème, selon Senghas, s'appliquerait tout particulièrement bien au cas de l'ISN. Le concept de sélection naturelle serait ainsi pertinent dans la mesure où non seulement les nouveaux signes subiraient ce processus de sélection, mais également leur rétention, c'est-à-dire leur survie dans la langue. Par ailleurs, ce qui serait en cause dans cette sélection serait la construction d'un milieu « naturel », d'un écosystème, parce que chaque signe nouvellement accepté renforcerait et orienterait ensuite à son tour les pressions environnementales exercées sur l'admission de nouveaux signes. On peut en effet supposer que, par exemple, si un type

de structures morphologiques ou syntaxiques a réussi à s'imposer pour des raisons d'efficacité, des structures alternatives auront tendance à être exfiltrées de la langue en cours de création. Les individus et les processus de socialisation spécifiques ont donc été des facteurs déterminants de la création de l'ISN dans sa forme actuelle. Il n'empêche que ce sont moins ces facteurs contextuels, aussi déterminants soient-ils, que l'idée qu'on assistait là, de manière unique, à la genèse d'une langue isolée de toute influence apparente et donc à la démonstration du caractère inné de la faculté de langage, qui a attiré l'attention des scientifiques sur ce phénomène nicaraguayen.

Quel type de langue est l'ISN ?

En dépit du caractère assurément exceptionnel, dans l'histoire de la linguistique, de l'apparition et de l'évolution de la langue des signes du Nicaragua, il serait erroné de penser qu'on a assisté durant les années 1980 à Managua à une réplique de l'origine du langage. L'apparition du langage chez les premiers hominidés parlants, il y a sans doute environ 70 000 ans, s'est évidemment produite dans un environnement socio-culturel radicalement différent du Nicaragua sandiniste. Mais ce qui sous-tend de manière commune ces deux événements est l'interaction entre les facteurs environnementaux et les facteurs psychologiques. Si l'on considère le développement d'une langue comme la construction d'une niche écologique, la sélection des traits et éléments caractéristiques de cette langue est affectée par des facteurs environnementaux qui eux-mêmes peuvent être modifiés par les traits et éléments soumis à cette sélection. La langue, et plus généralement la culture, interfère avec le développement ontogénétique des individus dans un processus de renforcement réciproque et dynamique.

Une controverse importante s'est faite jour au sujet de savoir s'il faut distinguer, au sein de l'évolution de l'ISN, deux phases de développements séparées correspondant à deux systèmes linguistiques présentant une différence de nature, ou si, comme dans la vision écologique et évolutionniste de Senghas, il convient de considérer qu'une seule et même langue prend progressivement forme dès les premières interactions sociales entre des sourds de Managua. Le développement de l'ISN semble en effet être passé par des phases successives allant de la fusion des différents systèmes idiosyncratiques et domestiques au sein de familles isolées les unes des autres (*home-signing*) de signes et de gestes en pidgin, à la fixation, au bout de quelques années, d'une forme de créole. Un pidgin est une langue auxiliaire, instrumentale, une sorte de lingua franca locale. Pensons, par exemple, aux contacts dès le septième siècle entre les pêcheurs à la baleine basques et les islandais, donnant naissance à un pidgin basco-islandais. Un pidgin est ce qui émerge au cours de mises en contact répétés de locuteurs de langues différentes. Par définition, un pidgin n'est la langue maternelle de personne. A l'inverse, un créole prend forme à partir du moment où des enfants acquièrent un pidgin comme première langue. En théorie, cela peut advenir à n'importe quelle phase de développement d'un pidgin. Dans le cas de l'ISN, par conséquent, on peut considérer que le caractère de pidgin n'a concerné que la phase initiale de mise en contact des personnes jusque-là isolées et que dès qu'ils se sont mis à communiquer entre eux et de manière autonome, dans les interstices extrascolaires, les sourds de Managua ont fait naître une langue à part, indépendante à la fois, donc, de l'espagnol de la communauté des parlants (au premier rang desquels leurs enseignants) et des langues des signes internationales déjà établies. Cette phase pidgin a été appelée Lenguaje de Signos Nicaragüense (LSN). Elle est toujours utilisée par une partie des élèves de l'école à cette époque, qui ne se servent pas de la forme plus aboutie de la langue adoptée depuis par la communauté sourde, l'ISN.

Quand Kegl et ses collègues, après avoir contacté ou été contactés par le Ministère de l'Éducation du Nicaragua, ont commencé l'analyse de la langue utilisée par les jeunes sourds de Managua, ils ont commencé par remarquer que les enfants les plus jeunes avaient porté une phase pidgin de la langue des enfants plus âgés à un niveau plus haut de complexité, mettant en place des formes d'accord des verbes et d'autres conventions grammaticales. C'est cette forme plus élaborée de langue des signes, qu'ils ont dénommée l'ISN, que l'on peut considérer comme un créole au départ. Jusqu'à une époque relativement récente, l'hypothèse principale en linguistique des créoles, était que les créoles « étendent », d'une certaine manière, et complexifient, la grammaire de base des pidgins qui les précèdent, sans que l'on ait une vision très claire des modalités de cette « extension ». Bickerton (1984), l'un des plus éminents spécialistes du créole, suggère que les aspects innovateurs de la grammaire d'un créole sont des inventions de la part de la première génération d'enfants dont un pidgin a constitué le premier input linguistique, plutôt que des traits structurels hérités d'autres langues préexistantes. Cette hypothèse semble directement confirmée par les modalités de la transition entre le LSN et l'ISN. Pour Bickerton, la créolisation est un phénomène qui peut être extrêmement rapide, ce qui fournirait une confirmation de la notion chomskyenne de grammaire universelle, c'est-à-dire de prédispositions humaines innées à apprendre (et ici à générer) des langues grammaticalement structurées. Si des enfants possèdent bien ces prédispositions innées à apprendre des régularités grammaticales, ils doivent être capables en principe d'imposer une structure à des protolangages émergents manquant au départ d'une telle structure grammaticale fixe.

A partir des années 1990, plusieurs linguistes ont commencé à étudier la nature de ce phénomène linguistique unique, au premier rang desquels, outre Judy Kegl, Ann Senghas, Marie Coppola, Richard Senghas, Laura Polich et Jenny Pyers. Bien qu'il n'y ait pas de consensus parmi ces chercheurs sur les événements qui ont concouru à l'émergence de l'ISN et à sa fixation comme une langue des signes à part entière, ils s'accordent tous néanmoins à souligner que la genèse de l'ISN est à ce jour la source de données la plus riche qui ait été disponible pour étudier l'émergence d'une langue et du langage, quand cette faculté humaine singulière qu'est le langage demande à s'activer dans une langue particulière. Les désaccords portent sur la caractérisation de l'étape de développement de l'ISN à laquelle cette langue pouvait commencer à être pleinement appelée une « langue ». Coppola (2002) soutient que les systèmes de signes utilisés au sein de familles dispersés au Nicaragua, avant le rassemblement d'élèves dans les écoles de Managua, présentent déjà des aspects qui méritent d'être identifiés comme relevant pleinement d'une langue au sens propre, plutôt que de pidgins, ou de protolangages isolés. Kegl estime, un peu différemment, que l'accès de l'ISN au stade de langue à part entière s'est produite en deux temps. Dans un premier moment, les enfants mis en contact ont raccordé leurs gestes et leurs signes entre eux de telle manière qu'ils ont pu se mettre à penser que ce qu'ils échangeaient à travers ces actes de communication était un langage qu'il fallait effectivement acquérir. Une fois que cette idée de l'échange linguistique fut advenue à l'esprit de ses praticiens, la première génération de ces enfants le porta à l'état d'une langue aussi complète et riche que n'importe quelle autre langue humaine.

Dès le début de ses recherches au Nicaragua en 1986 et jusqu'à ce que l'ISN soit définitivement fixée, Kegl a pris garde de ne pas interférer avec le processus en cours en important des éléments de langues signées qu'elle connaissait par ailleurs. En particulier, elle n'a jamais fait usage de la langue des signes américaines (ASL). Kegl était consciente d'une sorte d'impérialisme linguistique qui s'était produite à l'échelle internationale pendant des décennies, durant lesquelles l'ASL avait supplanté des systèmes de signes générés de manière autonome par diverses communautés sourdes. Il est important toutefois

de signaler que cette démarche non-interventionniste a pu être critiquée par des experts qui ont mis en cause le point de vue éthique (ou idéologique) qui aurait abouti à maintenir à l'écart les enfants nicaraguayens d'autres communautés sourdes internationales avec lesquelles elles ne peuvent pas communiquer, sauf à devenir bilingues. Avant de consulter les experts du MIT, le gouvernement sandiniste avait reçu des autorités soviétiques la consigne de poursuivre l'enseignement de l'alphabet dactylogique, type d'enseignement qui s'était révélé complètement infructueux puisque les élèves ne pouvaient parvenir à avoir accès à l'idée de mot en espagnol.

A sa décharge, la démarche de Kegl a contribué à l'établissement d'une structure et un mode de vie unique pour la communauté sourde du Nicaragua. Le personnel des écoles de Managua et de l'ANSNIC est ainsi constitué entièrement de sourds locuteurs natifs de l'ISN. Par ailleurs, comme on l'a vu le caractère unique de cette langue signée a suscité l'intérêt de nombreux scientifiques à travers le monde si bien que les jeunes sourds nicaraguayens sont régulièrement encouragés à participer à des conférences internationales et se trouvent, de ce fait, socialisés d'une manière qui est rarement le cas de jeunes sourds d'autres nationalités ou même de jeunes parlants et entendants en général. Cet intérêt pour l'ISN est bien dû à son caractère unique. Une langue nouvelle est apparue, ce qui n'aurait pas été le cas si l'ASL, la dactylogie ou d'autres influences extérieures, avaient perturbé son processus d'émergence. L'isolement de locuteurs engendrant entre eux une nouvelle langue, comme dans un laboratoire à grande échelle, n'implique toutefois pas nécessairement que ce qui émerge à l'intérieur de cette communauté découle de capacités innées de chacun des locuteurs. On s'est certes donné les meilleures conditions pour tester une telle hypothèse, mais il ne faut pas confondre les conditions de l'expérience et ses conclusions.

Une validation des théories chomskyennes ?

La majorité des psycholinguistes ont pensé et continuent de penser que le cas de la langue des signes du Nicaragua met en évidence le rôle de capacités innées d'invention et d'apprentissage d'une nouvelle langue, étant donné un certain environnement social. Steven Pinker souligne ainsi le caractère exceptionnel des observations menées à Managua : « Le cas nicaraguayen est absolument unique dans l'histoire. Nous avons pu observer la manière dont des enfants – pas des adultes – génèrent du langage, et nous avons pu consigner avec un haut degré de précision scientifique le cours de cette genèse. Et c'est la première et l'unique fois où nous avons pu voir une langue en train de se créer à partir de rien » (1994).

Cette vision des choses n'est toutefois pas universellement partagée. William Stokoe, qui est considéré comme le fondateur de l'ASL, ne pense pas, en particulier, que l'histoire de l'ISN est un témoignage de notre capacité innée à développer et acquérir une nouvelle langue et que son développement ait pu s'effectuer dans un isolement parfaitement étanche vis-à-vis d'autres langues, de l'espagnol ou d'autres langues signées. Cet argument paraît convaincant. Il n'est peut-être pas nécessaire d'être exposé aux contenus des échanges et de les comprendre pour acquérir la notion de langage. Ce à quoi on assiste, lorsque l'on observe sans être en mesure de les comprendre des personnes en train de réaliser un échange linguistique, est une stratégie de communication intentionnelle et cette exposition des sourds nicaraguayens dans leur prime enfance à de telles stratégies de communication dans leur entourage est suffisante pour envisager la possibilité d'une interférence avec une ou d'autres langues et la mise en place subséquente chez eux d'une capacité à acquérir le langage. Même si la stratégie d'isolement opérée par Kegl, vis-à-vis de l'espagnol et de

l'ASL, a limité les interférences avec d'autres langues, on peut penser qu'elle a avant tout contribué à faire que l'ISN devienne une langue à part, plutôt qu'à garantir que nous assistions bien à un développement du langage sur la base de capacités innées partagées par ses nouveaux locuteurs. Sur cette question du caractère inné ou contextuel de l'apprentissage linguistique on pourrait ainsi rejoindre Michael Tomasello lorsqu'il souligne que l'acquisition d'une première langue est favorisée par la communication non linguistique, telle que la mise en place de cadres de références communs et d'intentions de communication réciproques (par le biais de regards, de gestes, d'attitudes) (Tomasello, 2009). Dans la mesure où dans leurs familles respectives, avant l'établissement de communautés sourdes à Managua et, dans une moindre mesure, dans le reste du Nicaragua, les individus avaient l'occasion de saisir des intentions de communication, ils ont pu *acquérir* cette disposition au langage qui a pu se concrétiser dès qu'ils ont été au contact de personnes dans la même situation verbale qu'eux.

La tendance dominante, cependant, est bien celle d'une validation des théories chomskyennes. Le fait marquant dans l'acquisition du langage est qu'elle se réalise avec succès pour quasiment tous les membres de l'espèce humaine, en dépit du fait que les stimuli linguistiques sont épars et formellement inadéquats et insuffisants pour expliquer le succès de cet apprentissage (Chomsky, 1965, 1981). L'hypothèse majeure est ici que les jeunes enfants entrent dans cette tâche d'apprentissage en y apportant des biais et des contraintes innées au sujet de la structure de la langue à laquelle ils peuvent s'attendre. Ces contraintes internes – qui forment une grammaire universelle implicite – donnent au langage sa structure syntaxique générale profonde, qui est commune à l'ensemble des grammaires de langues spécifiques.

L'observation du processus à l'œuvre dans les premiers temps de l'ISN peut paraître valider partiellement cette hypothèse générale. Durant la phase initiale de création de cette langue des signes, les enfants ont procédé à une analyse d'événements complexes en éléments de base et ont disposé ces éléments simples dans des expressions structurées de manière hiérarchique, selon des principes d'organisation qui n'étaient pas présents dans les gestes accompagnant le discours dans les langues parlées environnantes. Une approche chomskyenne de l'ISN consiste à affirmer que cette segmentation et recombinaison hiérarchique précoces révèlent l'action de mécanismes par le moyen desquels les enfants apprennent et perpétuent le langage. Les enfants posséderaient ainsi cette capacité d'apprentissage innée qui prête au langage sa structure fondamentale. Cette structure repose sur la discrétisation d'éléments de base et leur réorganisation combinatoire. Tout langage consiste en un ensemble fini d'éléments recombinaisons entre eux. Même les aspects du monde dont nous faisons l'expérience comme quelque chose de continu, d'holistique, d'insécable, peuvent être représentés dans un langage discrétisé et combinatoire. Ces propriétés fondamentales du langage permettent de générer une infinité d'expressions à l'aide d'un système fini.

L'esprit humain, en revanche, est capable de représentations dépourvues de ces propriétés formelles. Des représentations non-linguistiques, comme des cartes ou des images dérivent leur structure à partir de leur référent de manière iconique. Il s'agit alors de représentations analogiques. Dans la manière dont les sourds nicaraguéens signaient avant la fin des années 1970 dans leur famille, en absence de tout autre contact, les éléments analogiques, constitués en bonne part de gestes iconiques, et de gestes déictiques, abondaient. Ils fournissent donc un cadre exemplaire pour étudier la manière dont les propriétés linguistiques fondamentales de discrétisation et de combinatorialité émergent lorsque le non-linguistique devient linguistique. Les mouvements des mains et du corps dans un langage des

signes dérivent clairement d'une source gestuelle. Mais l'analyse révèle une différence qualitative cruciale entre la gestualité et le fait de signer. La première génération d'enfants qui a élaboré l'ISN pouvait faire coexister des gestes et des signes dans son expression typique. Par exemple, l'expression du mouvement pouvait faire appel à un geste reproduisant analogiquement le mouvement en question ou à une expression symbolique arbitraire. Lorsque les secondes et troisièmes générations ont fait leur apprentissage linguistique, elles ont rapidement fait du langage segmenté et séquencé leur mode d'expression favorite du mouvement. De ce fait l'ISN a rapidement acquis la nature combinatoire qui est la marque universelle du langage.

Pour Chomsky, ce qui caractérise le langage humain est ce caractère récursif, basé sur la recombinaison inductive d'éléments simples ; le reste du langage étant ou bien spécifique aux humains mais non au langage (comme les mots et les concepts qui appartiennent aussi bien à la pensée) ou non spécifique aux humains (comme la perception du langage et l'action sur cette base). Cette hypothèse pose certain problème, précisément parce que des aspects essentiels du langage échappent à cette définition exclusive et sont pourtant essentiellement humains et linguistiques. C'est le cas en particulier de la phonologie. La possibilité humaine de la vocalisation est, du moins à un haut niveau de modulation, spécifique à la lignée humaine mais elle n'est pas dédiée exclusivement à l'expression sous-tendue par un principe de combinaison récursive. Cette focalisation sur les aspects récursifs du langage comme pouvant définir de manière exclusive la spécificité du langage humain et l'universalité de sa structure fondamentale pour l'ensemble des humains, peut sembler une conséquence épistémologique et méthodologique découlant de l'adoption du programme minimaliste chomskyen qui ignore délibérément d'autres aspects du langage. Il peut sembler du coup opportun de chercher à appuyer cette hypothèse par l'étude d'une langue, l'ISN, où, par définition, la vocalisation, le caractère phonologique du langage, est absent.

Il nous a paru important de relever, dans cet article, les lignes de convergence purement contingentes, mais historiques, entre l'émergence d'une langue des signes nicaraguayennes, favorisée par les circonstances politiques locales du moment, et les idées elles-mêmes révolutionnaires qui occupaient alors la communauté scientifique sur la nature du langage.

Références

Bickerton, D. (1988). Creole languages and the bioprogram⁵. *Linguistics: The Cambridge Survey: Volume 2, Linguistic Theory: Extensions and Implications*, 2, 268.

Chomsky, N. (1969). *La Linguistique cartésienne suivi de La Nature formelle du langage*, Le Seuil.

Chomsky, N. (1997). *Réflexions sur le langage*, Flammarion.

Coppola, M. (2002). *The emergence of grammatical categories in home sign: Evidence from family-based gesture systems in Nicaragua* (Doctoral dissertation, University of Rochester).

Kegl, J. (1994). The Nicaraguan sign language project: An overview. *Signpost*, 7(1), 24-31.

Pinker, S. (1994). *The language instinct: The new science of language and mind* (Vol. 7529). Penguin UK.

Pyers, J., & Senghas, A. (2007). Reported action in Nicaraguan and American Sign Languages: Emerging versus established systems. *Trends in Linguistics Studies and Monographs*, 188, 279.

Polich, L. G. (1998). *Social agency and deaf communities: A Nicaraguan case study* (Doctoral dissertation, University of Texas at Austin).

Senghas, R. J., Senghas, A., & Pyers, J. E. (2005). The emergence of Nicaraguan Sign Language: Questions of development, acquisition, and evolution. *Biology and knowledge revisited: From neurogenesis to psychogenesis*, 287-306.

Tomasello, M., & Tomasello, M. (2009). *Constructing a language: A usage-based theory of language acquisition*. Harvard University Press.